



GERFLINT

ISSN 1951-6088

ISSN en ligne 2260-653X

L'Europe vue par Julia Kristeva

Ana Maria Alves

Instituto Politécnico de Bragança, CLLC Aveiro, FLUP, Portugal

amalves@ipb.pt

<https://orcid.org/0000-0001-7762-2092>

Reçu le 29-06-2021 / Évalué le 15-09-2021 / Accepté le 14-10-2021

Résumé

Notre propos est de dégager l'idée d'Europe, après la chute du mur de Berlin en 1989, de Julia Kristeva, qui dans *l'Amour de l'autre*, se définit elle-même comme un être en perpétuel transit. De la Bulgarie communiste à la France, elle est au croisement de deux cultures, de deux identités. Grâce à une bourse d'études, elle s'installe à Paris où elle intègre le milieu intellectuel et académique. L'« étrangère », comme la dénommait Barthes, se place parmi les intellectuels « passeurs de langue [...] passeurs de frontières » (Delbart, 2005 : 115) fruits d'une nouvelle culture européenne. En analysant ses prises de position, nous découvrons ses interrogations sur les aléas de la culture européenne. Kristeva voit dans la culture européenne des ressources à explorer, mais aussi des malaises à considérer.

Mots-clés : Julia Kristeva, frontières, identité, appartenance, cosmopolitisme européen

Europe according to Julia Kristeva**Abstract**

Our purpose is to develop the idea of Europe, after the fall of the Berlin Wall in 1989, of Julia Kristeva, who in *l'Amour de l'autre*, defines herself as a being in perpetual transit. From communist Bulgaria to France, it is at the crossroads of two cultures, two identities. Through a scholarship, she moved to Paris where she got closer to the intellectual and academic world. The “foreigner”, as Barthes called it, is among the intellectuals “passeurs de langue [...] passeurs de frontières” (Delbart, 2005: 115) fruit of a new European culture. Analyzing her point of view, we discover her questioning on the vagaries of European culture. Kristeva sees in European culture sources to explore, impulses to consolidate, but also discomforts to resolve.

Keywords: Julia Kristeva, borders, identity, belonging, European cosmopolitanism

*Le respect de l'étrangeté - des autres et en soi - est un poumon,
la seule manière de respirer. Les politiques avisés le disent :
l'Europe n'existerait pas sans ses étrangers.
Mais il ne suffit pas de le proclamer.
Il importe de l'incarner, de le vivre
(Kristeva, 2016a :107).*

Entrée dans la pensée de Julia Kristeva

S'aventurer dans la pensée de Julia Kristeva, « un monstre de carrefour » (Kristeva, 1998a : 67) comme elle ne cesse de se définir, et l'une des figures les plus emblématiques de la théorie de la littérature, n'est pas sans risque. Cependant le jeu en vaut la chandelle. Son parcours intellectuel, qui compte de multiples casquettes - linguiste, sémiologue, philologue, psychanalyste, romancière - est aujourd'hui internationalement reconnu comme en témoignent les prix Holberg (2004), Hannah Arendt (2006), Vaclav-Havel (2008) entre autres. Une reconnaissance qu'elle prise d'ailleurs, comme le prouve son discours prononcé lors de l'attribution du prix international Holberg, prix équivalent au prix Nobel dans le domaine des sciences humaines. La lauréate a souligné que ce prix a honoré, à travers elle, « une citoyenne européenne, de nationalité française, d'origine bulgare, et d'adoption américaine, [...] nomade » (Kristeva, 2004), et encore « cosmopolite, à cheval sur plusieurs langues et cultures » (Kristeva, 1997 : 112).

Par le biais de la bourse « De Gaulle », attribuée aux « jeunes étudiants de l'Est parlant français » (Kristeva, 2016a : 42), Kristeva arrive en France en 1965. D'après l'auteur, cette bourse avait été créée « à cause du général de Gaulle parce qu'il avait une idée grandiose [...] qui consistait à voir déjà l'Europe de l'Atlantique à l'Oural » (Kristeva, 1989). Cette idée de projet européen avait été présentée le 23 novembre 1959 par le Général De Gaulle lors de son discours de Strasbourg. En effet, il proclamait que l'Europe allait de Gibraltar à l'Oural ; un espace géographique qui « décidera du destin du monde ! » (Anceau, 2020), et qui sera évoqué quelques années plus tard par Kundera lorsqu'il soutient que l'Europe « n'est pas un État, mais une culture ou un destin » (Kundera, 1983 : 8), à savoir un souci commun « de renforcer l'Europe par la culture » (Kristeva, 2016a : 188). Avec la chute du mur de Berlin en 1989 qui marque la fin du socialisme totalitaire, cette Europe culturelle, projet occidental à ses débuts, ouvre ses portes aux pays de l'Europe centrale et orientale et « la voie pour une Europe plus solide » (Kristeva, 2019 : 30). La Déclaration de Laeken sur l'avenir de l'Union européenne, adoptée le 15 décembre 2001 par le Conseil européen, stipule qu' :

après la chute du mur de Berlin on a cru un moment pouvoir vivre longtemps dans un ordre mondial stable, sans conflits. Les droits de l'homme en constitueraient le fondement. Mais quelques années plus tard, cette certitude a disparu. Le 11 septembre nous a brutalement ouvert les yeux. Les forces contraires n'ont pas disparu ; le fanatisme religieux, le nationalisme ethnique, le racisme et le terrorisme s'intensifient et continuent d'être alimentés par les conflits régionaux, la pauvreté et le sous-développement. Quel est le rôle de l'Europe dans ce monde transformé ? Maintenant qu'elle est enfin unie, l'Europe ne doit-elle pas jouer un rôle de premier plan dans un nouvel ordre planétaire, celui d'une puissance qui est à même de jouer un rôle stabilisateur au plan mondial et d'être un repère pour un grand nombre de pays et de peuples ? L'Europe, continent des valeurs humanistes, de la Magna Carta, du Bill of Rights, de la Révolution française, de la chute du mur de Berlin. Le continent de la liberté, de la solidarité, de la diversité surtout, ce qui implique le respect de la langue, des traditions et de la culture d'autrui¹.

Dans *Les promesses du langage*, Marc Crépon souligne que :

les cultures n'ont jamais pour destin de se replier sur elles-mêmes, de se protéger, dans le culte d'une histoire factice mais de manifester, dans leur diversité même, l'unité de la culture. C'est pourquoi le métissage culturel ne vient pas après coup. Il n'est pas la conséquence d'une uniformisation, d'un nivellement ou d'un arasement de la diversité, mais le mouvement par lequel toute culture est ramenée à son essence qui est d'exprimer, dans sa façon propre de s'exposer aux autres, l'unité de l'humanité (Crépon, 2001 : 212).

Dans *Altérités de l'Europe*, Marc Crépon maintient sa position. Cependant, il ajoute que « L'Europe est le produit d'une « double composition » (Crépon, 2006a : 13), mais également « d'adoptions multiples, internes et externes et d'un double faisceau de relations. Il allègue, par ailleurs, que l'Europe « tient son identité de l'ensemble des relations que les nations qui la constituent ont entretenues les unes avec les autres » (Crépon, 2006b : 19). Et lui de préciser :

L'Europe est faite intrinsèquement de ce que celles-ci ont échangé, importé [...]. Elle se présente donc comme un ensemble d'entités régionales et nationales qui ont composé les unes avec les autres et qui l'ont fait, non sans heurts ni résistances, suivant différents processus d'adoption. Mais l'Europe doit aussi une part non négligeable de son identité à l'ensemble des relations que ces mêmes nations ont entretenu, communément et concurremment, avec ce qu'elles ont défini, fictionné ou fantasmé, et le plus souvent dominé et exploité comme leur altérité commune : l'altérité ou les altérités de l'Europe (Ibid).

Cette prise de conscience sur les altérités conduit l'Unesco à élargir le concept de culture afin d'« englober celui d'identité » (Unesco, 2004 : 3), car pour reprendre Michel Serres « un pays qui perd sa culture perd son identité ; un pays qui perd son identité n'existe plus. C'est la plus grande catastrophe qui puisse lui arriver » (Serres, 2018 : 55). À l'instar de Michel Serres, Amin Maalouf admet que « l'identité ne se compartimente pas » (Maalouf, 1998 : 11), elle est « faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un "dosage" particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre (*Ibid* : 8).

Dans cet article, nous dégagerons la pensée de Julia Kristeva « qui voit dans la culture européenne bien des trésors : le doute, le dialogue entre les langues, le sens de la nation et de la liberté, la place des femmes, la sécularisation... » (Kristeva, 2014a : 60). De surcroît, il importe de comprendre ses interrogations, sa réflexion sur la pensée européenne, absente d'ailleurs du *Traité de Rome* daté de 1957, ce qui revient à « problématiser les identités et les appartenances » (Kristeva, 2013b) tout en soulignant l'importance de la diversité culturelle :

Dans le traité de Rome, la culture européenne n'est pas mentionnée. Est-ce parce que c'était une évidence ou cela est-il une conséquence de l'holocauste ? Le mal radical a eu lieu et l'Europe doit en faire une analyse permanente. Elle le fait et elle peut le faire car, contrairement aux autres civilisations, elle a la notion de l'Autre, le goût de l'altérité (Kristeva, 2015a).

Construire une nouvelle identité

Nous devons donc tirer les leçons du passé pour construire une nouvelle identité à partir de laquelle, comme le remarque Bénédicte Flamand Lévy dans *Les Compétences culturelles de la communauté européenne*, « une nouvelle approche de la culture se profile, qui correspond à une vision plus organisée et plus volontariste du rôle de la Communauté » (Flamand Lévy, 2004 : 39). Cette transformation s'est produite le 7 février 1992 dans le *Traité sur l'Union européenne* signé à Maastricht dans lequel est incluse la culture dans le champ de compétences de la Communauté et est introduite une citoyenneté européenne. Quarante ans ont été nécessaires entre le traité de Rome et celui de Maastricht pour que l'on reconnaisse l'importance de la culture comme levier d'une identité européenne.

Cette évolution place l'Europe dans une dynamique kantienne d'« un devenir positif du droit cosmopolitique » (Ferry, 2005 :119) qui « doit se restreindre aux conditions de l'*hospitalité* universelle » (Kant, 2006 : 93). Cette division du droit cosmopolitique et du droit d'*hospitalité* n'est, comme le prônait Kant dans *Projet Vers la paix perpétuelle*, « pas arbitraire, mais nécessaire par rapport à l'idée de

paix perpétuelle » (*Ibid* : 83-84). Ce projet kantien de cosmopolitisme est, comme le précise Monique Castillo, « célèbre pour avoir envisagé la construction juridique d'un ordre du monde qui reconnaisse la paix comme but politique suprême. Mais cette finalité n'est intelligible que sur la base d'une visée culturelle commune, celle d'un humanisme témoignant d'une identité universelle humaine » (Castillo, 2017 : 19). Ce cosmopolitisme renferme « une dimension juridique et politique ainsi qu'une dimension anthropologique et culturelle » (*Ibid*). Castillo est convaincue que « le modèle kantien garde toute son actualité par la prévision qu'il a faite de l'interdépendance croissante des peuples de la terre et par l'option du relationnalisme qui permet la construction juridique d'un programme de paix partageable » (*Ibid*). Comme elle le soutient, « ce sont [...] les relations entre individus et relations entre peuples, qui sont universalisables. Des relations et non des appartenances » (*Ibid*).

Interrogée au sujet de son appartenance, Julia Kristeva avoue en 1998, dans *À voix nue*, sur France Culture, qu'elle ne se sent pas attachée à une origine. « La vérité de tout un chacun [dit-elle] n'est pas dans son appartenance à une origine, notre vérité, c'est notre capacité de nous exiler, c'est-à-dire de prendre une distance par rapport à l'origine » (Kristeva, 1998b). L'écrivaine poursuit cette idée en soutenant que « l'origine est une mère, c'est une langue, c'est une sensation, c'est une biologie, mais tout en les reconnaissant nous devenons nous, il y a une identité quand nous nous en libérons et cette libération est sans fin » (*Ibid*). Or, elle ne se sent « ni française, ni bulgare, c'est l'exil qui nous constitue ». Selon elle, l'exil est « un mot très juste, l'exil est un processus qui est une souffrance et une élection, mais c'est un chemin, c'est un parcours » (*Ibid*). Il en découle que l'on est « constamment dans l'entre-deux [...] on s'ouvre vers l'autre » (*Ibid*).

Exil et nouvel homme européen

Ce thème de l'exil, qui lui est cher, n'est pas choisi au hasard, mais par son expérience de vie marquée par son statut de migrante, par son « destin d'étrangère » (Chevalier, Encrevê 2006 : 279), état d'étranger qu'elle définit, d'ailleurs, comme suit :

L'étranger se distingue de celui qui ne l'est pas en ce qu'il parle une autre langue : c'est désormais le cas de tout Européen passant d'un pays d'Europe à l'autre, parlant la langue de son pays avec celle(s) des autres. Nous ne pouvons plus échapper à la condition d'étrangers qui s'ajoute à notre identité origininaire, et devient la doublure de notre existence. (Kristeva 2009 : 11).

En s'installant en France pour poursuivre ses études, elle se sent écartée de sa communauté, « perdue » égarée, « sans boussole » (Kristeva, 2016a : 62 ; un sentiment qui « a perduré longtemps » (*Ibid*). Après son inscription à l'université, elle participe aux séminaires de Roland Barthes, une expérience dont elle se souvient avec tendresse lorsqu'elle évoque « le charme des premiers cours à la veille de Noël 1965 [et les] entretiens dont les thèmes suivaient, évidemment, l'évolution des idées nouvelles » (Kristeva, 1982 : 119). Par la brillante introduction qu'elle fait « de l'œuvre de Mikhaïl Bakhtine » (Provenzano, 2010 : 5), l'élève se fait immédiatement remarquer dans les séminaires. Cette présentation lui permet de contribuer « aussitôt à réorienter le structuralisme français grâce aux concepts d'intertextualité et de dialogisme » (*Ibid*). Kristeva est aussitôt appréciée, car elle porte en elle un solide bagage intellectuel fruit d'une éducation au sein d'une famille engagée, représentée par un père qui a suivi des études en médecine et en théologie, tandis que sa mère en a fait en sciences naturelles. La formation de Kristeva est également due à l'influence des dominicaines, où elle apprenait « le français puis à l'Alliance française, puis à l'université » (Kristeva, 1989). En transit entre deux langues, deux cultures, elle reconnaît que sa langue maternelle, la langue bulgare est « une langue presque morte » (*Ibid*). L'auteur est convaincue « qu'une partie d'[elle] s'est lentement éteinte [...] et qu'enfin l'exil a cadavérisé ce vieux corps, pour lui en substituer un autre, - d'abord fragile et artificiel, ensuite de plus en plus indispensable, et maintenant le seul vivant, le français » (*Ibid*). Dans ses mémoires, elle avoue se considérer « un pur produit de la francophonie » (Kristeva, 2016a : 41). La reconnaissance de son savoir sur le formalisme russe lui permet un contact avec l'avant-garde intellectuelle de l'époque. Héritière des enseignements de Barthes et de Lacan, elle fait valoir son « précieux capital culturel et sa position d'extériorité pour imprimer une influence majeure dans les milieux structuralistes parisiens » (Provenzano, 2010 : 5). Tzvetan Todorov sera le premier à lui parler du projet de la revue littéraire *Tel Quel* créée en 1960. Au sein de cette intelligentsia française, au séminaire de Barthes et par Gérard Genette, elle entend parler de Philippe Sollers, co-fondateur et directeur de la revue avec qui elle devait se marier en 1967. Avec émotion, Kristeva évoque cette revue :

Tel Quel reste aujourd'hui encore pour moi une complicité réservée, l'effervescence invisible. Pendant que s'installait la société postindustrielle qui standardise et banalise, nous prenions le risque d'une pensée difficile que certains trouvaient ésotérique. Mais, pour nous, c'était l'évidence, nous n'y voyions aucun risque. En ce sens, nous étions des samourais (Kristeva 2000a : 33).

Dans *Un vrai roman, Mémoires*, Philippe Sollers retrace, en 2007, l'arrivée de Kristeva à Paris :

De la petite étudiante géniale, mais barrée partout au départ (sauf par Lévi-Strauss et Barthes), à l'universitaire célèbre dans le monde entier, dont le surnom, chez nous, est devenu « Honoris Causa », à la psychanalyste stricte, à l'essayiste du « génie féminin », la voie est vertigineuse, courageuse, mélodieuse, gracieuse. C'est la femme la plus intelligente que j'ai rencontrée (Sollers, 2007 : 139).

Kristeva sera également flattée par son mentor en 1970, lors de la sortie d'un article dans *La Quinzaine Littéraire*, qu'il intitule « L'étrangère » qui est, comme le souligne Véronique Porra, « un compte rendu de *Séméiotikè* [...]. Barthes y mettait l'accent sur l'apport du « trait étranger » apporté à la sémiotique par la jeune critique bulgare, donnant alors au terme la double acception d'étrangeté sociale et d'étrangeté inhérente à la mise à distance de l'objet d'étude dans la communication (« étranger à la langue ») (Porra, 2011 : 86). Barthes salue ainsi le premier livre en français de son élève qui « change la place des choses, détruit toujours *le dernier préjugé* (Barthes, 1970 : 19) et présente un « travail [...] entièrement neuf, exact » (*Ibid*).

Après avoir soutenu une thèse en littérature et un doctorat d'État en 1973, le parcours académique de Kristeva évolue rapidement. Elle partage son temps, en perpétuel déplacement, entre l'université de Paris VII où elle est professeur émérite et la prestigieuse université Columbia à New York d'où elle a reçu une invitation en 1977.

Professeur associé, Kristeva considère les États-Unis « une nation jeune faite d'étrangers » (Kristeva, Pleyney, Sollers, 1977 : 117) où elle apprécie de travailler au sein d'une multiplicité de « groupes sociaux, ethniques, culturels, sexuels, des discours, bref des ensembles économiques, culturels, politiques, artistiques, etc. » (*Ibid* : 4). Cette traversée des frontières entre un continent et l'autre, entre une Europe et l'autre, l'a conduite, comme cosmopolite, à vivre dans « une situation de mélange culturel » (Beck, 2006 : 14), à s'interroger et à témoigner une fluctuation quant au vécu de son identité européenne. Elle cherche à comprendre « la multiplicité des identités » (Kristeva, 2013b : 167).

Le voile est alors soulevé sur la question de l'identité d'un nouvel *Homo Europaeus* produisant « des monstres de carrefours » (Kristeva, 1997 : 67) en constant déplacement, des « hommes et femmes de frontières, [...] inclassables, [...] cosmopolites au nombre desquels [elle se] compte [et qui] représentent d'une part la pulsation du monde moderne [...] d'autre part et en conséquence cette nouvelle positivité qui

s'annonce à l'encontre des conformismes nationaux et des nihilismes internationalistes » (Kristeva, 1998a : 68). Il s'agit d'« une humanité nomade qui ne veut plus se tenir tranquille sur chaise » (Kristeva, 1998a : 67).

Une génération d'écrivains « passeurs de langue »

Avant de poursuivre la caractérisation de ce nouvel homme européen, cosmopolite, force est d'inscrire Kristeva parmi ces écrivains d'expression française dits allophones qui apparaissent comme « nomades » (Delbart, 2002 : 168), un terme emprunté à Anne-Rosine Delbart, c'est-à-dire « les passeurs de langue [qui] sont le plus souvent des passeurs de frontières » (*Ibid*). Cette génération d'écrivains issus d'espaces non francophones, a pris la langue française comme langue d'adoption, mais, surtout, comme langue d'écriture, engageant par là une approche forcément consciente de la langue, ce que Lise Gauvin nomme la « surconscience linguistique qui fait de la langue un lieu de réflexion privilégié, un espace de fiction voire de friction » (Gauvin, 2008 : 28). Dans *Singularités francophones*, Robert Jouanny avait déjà souligné « la vertigineuse dualité » (Jouanny, 2000 : 172), la diversité, le parcours de tous ces écrivains venus de toutes provenances, d'« aires géographiques lusophone, hispanophone ou anglophone, comparables aux aires francophones » (*Ibid* : 7). Comme il le remarque, ces auteurs sont venus à la littérature en choisissant le français comme langue d'écriture. À ce sujet, Jouanny soutient qu'« il est certain qu'aucune langue vivante ne semble avoir, au cours des siècles, suscité autant d'apports « singuliers » que la langue française » (*Ibid*). À l'instar de Jouanny, Denise Brahimy est d'avis sur « la langue littéraire par excellence ». Elle semble convaincue que c'est « à partir de ce parcours géographique aux étapes extrêmement variées, [que l'] on peut conclure que le français est une langue littéraire recherchée et appréciée, peut-être même la langue littéraire par excellence, que certains jugent mieux faite pour ce rôle que pour servir comme langue de communication. (Brahimi, 2001 : 45).

Notons que même si l'adoption de la langue française par ces écrivains n'est pas inédite, « la période allant de 1946 à 2000 voit tout à la fois le phénomène s'amplifier et acquérir, au sein de la vie littéraire française, un nouveau statut » (Porra, 2011 : 19). À propos du choix de la langue, Delbart souligne que « l'option française trouve [...] des justifications stratégiques stimulées par les règles du jeu littéraire dans l'espace mondial [...], auxquelles il faut ajouter une dimension plus philosophique : la volonté de mettre fin à l'arbitraire de la langue maternelle, ultime révélation de la prise en charge de son destin chez l'auteur transfuge » (Delbart, 2002 : 171). Interrogée sur le choix du français comme langue d'écriture, Kristeva avoue que « la clarté logique du français, l'impeccable précision du vocabulaire, la netteté de

la grammaire » ont séduit son esprit » (Kristeva, 2000b : 70). Elle révèle cependant regretter d'avoir « abandonné les ambiguïtés lexicales et les sens pluriels, souvent indécidables de l'idiome bulgare » (*Ibid*).

Pour Véronique Porra, « Kristeva opère un déplacement de la notion de langue étrangère vers l'acte d'écriture » (Porra, 2011 : 82). Pour Kristeva, dit-elle, « passer à une langue étrangère, c'est moins passer du bulgare au français que passer de la vie courante à la verbalisation du moi » (*Ibid*). En somme, l'étranger qui se trouve dans une situation d'entre-deux va développer une « posture identitaire » qui peut se résumer à une « zone d'oscillation » (*Ibid* : 83) entre identité et altérité. Porra signale que, « le passage d'une langue à l'autre est en fait le passage de la spontanéité à l'élaboration littéraire de l'identité » (*Ibid* : 82). Une identité qui est recherchée par ces écrivains « souvent oubliés des ouvrages consacrés aux littératures francophones » (*Ibid* : 14) « parce qu'elles doivent constamment se situer par rapport à d'autres littératures » (Gauvin, 2008 : 37). Ces œuvres se retrouvent classées sur les rayons des bibliothèques tantôt dans la section littérature française (générale), tantôt dans la littérature francophone, ou encore dans celle de littérature mineure, ou finalement dans la section de littérature migrante qui « permet d'envisager l'apport des voix d'ailleurs sous l'angle du mouvement, du déplacement et de la migration plutôt que sous celui de l'origine nationale » (Mathis-Moser, Mertz-Baumgartner, 2010 : 113).

Interrogée au sujet du statut de sa production littéraire par rapport à la littérature française, ou encore sur le fait qu'elle ne soit pas considérée « écrivain autre » comme Kundera, Kristeva assure que :

C'est assez curieux en effet. Est-ce parce que je suis universitaire, que j'ai conquis ma noblesse d'être française comme universitaire et que [...] "on" néglige les romans sous les poids des essais ? Non, ce n'est pas suffisant. (Kristeva, 2013b : 166). [...] parce que je ne suis pas de langue française, on peut dire que c'est une littérature mineure. Et au sens aussi où je me révolte, je me voyage, je me réinvente en français. Je n'écrirai jamais comme Colette ou comme Marguerite Duras. Je fais différemment. Mais je n'aime pas ce terme "mineur". Il infantilise, et pourquoi dois-je me classer dans des cadres qui ne tiennent pas compte de mon expérience ? Dites plutôt que je pense en récit et pas seulement en concepts (Ibid :164). [...] Pourquoi nous désigner comme écrivains francophones ? Quand on cherche nos livres dans les librairies françaises, on ne les trouve pas en littérature, mais relégués dans une étagère différente et mal définie...". Est-ce dû à la frilosité des éditeurs, à l'ignorance des libraires, à l'indifférence du public hexagonal ? La France a du mal avec son passé colonialiste et avec le métissage, sauf lors de la Coupe du monde de football gagnée en

1998, où l'on chantait "black, blanc, beur"... Tout le problème est là. Et il est politique. "On" trouve des euphémismes pour distinguer, et cette distinction implique une dévalorisation sous-jacente ou un racisme à peine feutré... Et si on disait tout simplement que ces écrivains écrivent en français. Qu'ils viennent de Bulgarie ou de Tombouctou ou du Sénégal, ce sont des écrivains de langue française (Ibid : 166). [...] Donc, mieux vaut parler d'écrivains et de littérature de langue française. [...] La littérature d'expression de langue française doit se diversifier, évoluer, s'enrichir et se renouveler, et accepter toutes sortes d'inventions linguistiques, littéraires, artistiques qui émergent hors de la Citadelle (Ibid : 167).

À cet égard, José Domingues de Almeida défend que « le rôle nouvel assigné à cette arrière- et avant-garde littéraire francophone et allophone [...] s'avère le contrecoup d'un manque d'approche narrative décomplexée du réel dans la littérature hexagonale, notamment dans ses couleurs et nuances multiculturelles » (Almeida, 2011 : 31). Cette diversité d'auteurs, présentée sur ces rayons, représente plusieurs aires culturelles et géographiques et nous suggère « qu'il n'y a pas une seule littérature française mais des littératures de langue française » (Joubert, 2006 :104). Dans ce contexte Jean-Louis Joubert rappelle qu'« un même texte peut entrer dans plusieurs circulations littéraires, mais il y prendra alors des valeurs différentes (Joubert, 2006 : 110). Aussi, ces littératures sont-elles marquées par une reconnaissante « intranquillité [qui] est une force [...] [et qui] sur la scène du monde, déroutent et dérangent, car elles ne seront jamais établies dans le confort ou l'évidence de leur statut. » (Gauvin, 2008 : 38). Et Gauvin d'insister : « c'est ce qui fait l'originalité de ces littératures et, osons le mot, leur absolue modernité » (Ibid). Lise Gauvin est convaincue que « les écrivains ont dû créer leur langue d'écriture dans un contexte de multilinguisme et souvent de clivage diglossique » (Gauvin, 2007 : 11). Ces intellectuels, qui se déplacent dans plusieurs espaces culturels et géographiques, « changent souvent d'identité littéraire » (Joubert, 2006 : 114). La société d'aujourd'hui offre un univers plus ouvert dans lequel nous sommes conduits à voyager faisant en sorte que « la globalisation du monde augmente ces flux migratoires et un nombre de plus en plus important de citoyens sont amenés à vivre hors de leurs territoires d'origine » (Kristeva, 2013b : 159). Elle défend que « la clé de [s]on nomadisme, de [s]on interrogation des savoirs consacrés, n'est autre que la psychanalyse entendue et pratiquée comme un voyage qui re-constitue l'identité psychique elle-même » (Kristeva, 2005 : 157) et soutient que ce nomadisme se produit pour diverses raisons. Elle est convaincue que :

Nous quittons des terres de misère dans l'espoir d'un avenir meilleur, nous avons des raisons familiales, sentimentales, pour partir ; ou alors ce sont des

motivations professionnelles pour “mieux faire carrière”, quand nous ne sommes pas “délocalisés” bon gré mal gré, ou encore poussés par la curiosité intellectuelle, ou avides d’une plus grande liberté... Quoi qu’il en soit, non seulement nous devons nous déplacer à travers les frontières géographiques, mais aussi à travers les frontières psychiques de nos “identités”. Résultat : la plupart d’entre nous se trouve en errance, que celle-ci soit contrainte ou choisie, ce qui influe d’ailleurs la façon dont nous ressentons l’exil, l’arrachement. [...] Les intellectuels, qui se disaient humanistes, issus de formations idéologiques diverses, venant de pays et de cultures différents, ont fait éclater le carcan de l’Europe féodale pour chercher non pas tant des réponses que des interrogations... (Ibid : 159-160).

Une identité culturelle européenne et multilingue ?

Kristeva est forcée de constater que sa situation d'étrangère « n'est donc pas un but, mais un moyen de parvenir à ce qu'[elle] croi[t] finalement être une intellectuelle » (Kristeva, 2001 : 96). Elle appartient « à quelque chose qui est de l'ordre du cosmopolitisme, de l'intellectuel » (Kristeva, 1998b). Elle avoue que la pluralité de son identité se doit à sa propre traversée des frontières qui l'a « conduite à interroger les dogmes, les enfermements, les disciplines, à questionner l'identité, la multiplicité des identités » (Kristeva, 2013b : 160), et admet qu'il existe une identité européenne, mais cette identité « est infiniment constructible et déconstructible » (Kristeva, 2014 : 61) ; elle est constamment problématisée. L'écrivaine est convaincue que « l'Europe connaît aujourd'hui une crise de vocation : elle ne sait pas vraiment ce qu'elle est et elle ne réussit pas ou n'essaie pas de définir un tant soit peu son identité. C'est pour ces raisons que l'Europe n'est pas en mesure de tirer parti de ses atouts, tout compte fait, considérables » (Kristeva, 2013c).

Lisons-la sur ce sujet :

L'Europe est le seul endroit au monde où l'identité n'est pas un culte mais une question, non seulement grâce à la pluralité des langues et des cultures, mais aussi à la spécificité de notre héritage grec, juif et chrétien. La culture est le grand atout de l'Europe, pourtant elle ne figure pas dans le traité de Rome : est-elle à ce point une évidence, ou bien l'Europe, sortant en lambeaux de la Seconde Guerre mondiale, a-t-elle eu honte de ses plaies ? Après avoir succombé aux dogmes identitaires jusqu'aux crimes, et peut-être aussi parce qu'il a succombé et en a fait l'analyse mieux que tant d'autres, un « nous » européen est en train d'émerger, pour lequel l'identité est une inquiétude questionnante : à contre-courant des certitudes identitaires qui préparent toujours et encore de nouvelles guerres (Kristeva, 2013b).

Dans son article « Homo Europaeus : Existe-t-il une culture européenne ? », Kristeva souligne que « l'Europe est désormais une entité politique qui parle autant de langues, sinon plus, qu'elle ne comporte de pays (Kristeva, 2014a : 62) et que le multilinguisme européen, « fond de la diversité culturelle » (*Ibid*), peut lever les « crispations identitaires » (*Ibid* : 61). En 2019, dans un article publié dans *Le Monde* intitulé « La culture européenne est la voie pour une Europe plus solide », elle reprend ce thème et affirme que la diversité culturelle doit être « sauvegardée [...] respectée » (Kristeva, 2019 : 30). Il s'agit « d'approfondir les différences et les complémentarités, d'incarner enfin cette nouvelle polyphonie. [...] La diversité linguistique européenne est en train de créer des individus kaléidoscopiques capables de défier le bilinguisme du "globish" » (*Ibid*). La construction de ce nouvel *Homo Europaeus* multilingue, émergeant d'un brassage des langues et des cultures résulterait de la libre circulation des personnes et des biens en Europe, de l'ouverture d'un espace plurilingue. D'après elle, ce multilinguisme, « est un bouquet de langues donc de diversité, donc de créativité » (Kristeva, 2013d) : « c'est en passant par la langue des autres qu'il sera possible d'éveiller une nouvelle passion pour chaque langue et nation » (Kristeva, 2019 : 30). Le propre de ce nouvel individu européen est de « devenir singulier, multiple, interrogatif avec un psychisme intrinsèquement pluriel basé sur cette pluralité des langues parce que trilingue, quadrilingue, multilingue » (Kristeva, 2013d). Ce plurilinguisme engendre « une forme de pensée puisqu'une langue est aussi une forme de pensée » (*Ibid*), et c'est à partir de la pluralité de ce nouvel homme moderne, européen « que l'on pourrait baser aussi un croisement pas seulement des diversités nationales, mais aussi des diversités en mentalités, des diversités philosophiques, des diversités issues des diverses traditions religieuses et esquisser des passerelles entre les pays, mais aussi entre les croyances » (*Ibid*).

L'auteur soutient que « la ruée vers l'universalisme, vers la fraternisation, vers le cosmopolitisme a pu négliger les nations des insultes et des arrogances vis-à-vis du sentiment national » (*Ibid*). Par conséquent, pour fuir le « mal de la banalisation d'internet, du globish English, et de petits messages les plus succincts possibles, qui finissent parfois par appauvrir les capacités linguistiques dans la facilité, nous essayons [dit-elle] de développer cette diversité culturelle pour voir en elle un antidote au mal de la banalité » (*Ibid*). Or, l'écrivaine reprend la vision de Hannah Arendt sur la banalité du mal, raison pour laquelle elle considère que « le fait de ne pas penser devient de plus en plus fréquent. On pense avec des clichés » (*Ibid*). S'ajoute à cela qu'« on répète ce que disent les autres et c'est ça qui devient banal, universellement répandue, et insulte la dignité humaine dans sa diversité, dans son acuité, dans sa profondeur » (*Ibid*). Kristeva est convaincue que « la nouvelle

version de cette banalisation du mal peut-être le mal de la banalité du fait de parler comme tout le monde avec des clichés et dans des langues qui sont des codes » (*Ibid*). Elle est persuadée que la diversité culturelle nationale doit être cultivée, étant donné que « l'Europe a besoin de cultures nationales fières d'elles-mêmes et valorisées » (Kristeva, 2019 : 30) et que « les nations européennes attendent l'Europe, pour réaliser dans le monde cette diversité culturelle » (Kristeva, 2019 : 30). À cet égard, « l'éveil des langues nationales est le seul antidote au mal de la banalité » (Kristeva, 2013d) qui lui paraît envisageable. D'après elle, « le fait d'avoir « oublié les mémoires nationales, humilié les Nations » (Kristeva, 2015a) et de ne pas avoir « entendu le besoin d'identité nationale qui est un antidépresseur » (*Ibid*), nous mène aujourd'hui à concevoir « la nécessité de marier acceptation de la nation et acceptation de la communauté européenne » (*Ibid*).

Pour un retour à la philosophie des Lumières

Elle croit que « le caractère national quelles que soient ces variantes [...] peut traverser une véritable dépression comme il en existe chez les individus » (Kristeva, 2013d). Comme elle le soutient, « l'Europe est en train de perdre [...] son image de grande puissance. La crise financière, politique, existentielle se ressent de cette perte » (*Ibid*). Nous vivons, affirme-t-elle en psychanalyste « une véritable dépressivité européenne » (*Ibid*). Tel un patient déprimé devant son psychanalyste qui « commence par restaurer son narcissisme, par lui montrer le bon côté de sa vie, de son expérience, de son entourage, de ses propres capacités, de rétablir la confiance en soi et à partir de là restaurer une bonne relation entre patient et analyste » (*Ibid*). Les nations, qui vivent une situation analogue doivent être vigilantes et restaurer la fierté nationale. Et Kristeva de renforcer qu'il est impératif que les nations empêchent que cette restauration soit faite par des fronts nationaux, par des « terroristes de divers bords [...], des nationalistes radicaux » (*Ibid*). Il est primordial de se méfier « de l'arrogance nationaliste » (*Ibid*). Par ailleurs, il est essentiel « de donner avec l'universalisme que nous laissent les Lumières une récompense, une fierté aux diversités nationales, aux spécificités nationales » (*Ibid*). Selon elle, il est indispensable de « reprendre la philosophie des Lumières, rendre ses valeurs à nouveau partageables. Et engager une exploration du sentiment religieux, non pas comme une survivance du passé (sans quoi il nous revient comme un boomerang sous forme d'intégrisme), mais en prenant au sérieux le besoin de croire » (Kristeva 2016b). Ce besoin de croire, ce désir de savoir, « deux éléments fondamentaux de la psyché humaine », (Kristeva : 2013e : 46) se sont avérés extrêmement précieux pour sa génération : « tout le voyage effectué [...] autour de la phénoménologie, en passant par le marxisme, le freudisme, la

linguistique, le structuralisme et la psychanalyse, [l]'a conduite [...] à [s]'intéresser [...] à l'histoire des religions » (*Ibid* : 38), aux discours religieux qu'elle considère « en crise » (Kristeva, 2001 : 128). La psychanalyse, qu'elle conçoit comme « un humanisme élargi et lucide » (Kristeva : 2013e : 36), permet de « comprendre, en profondeur, les grandes mutations culturelles de notre monde, ses bouleversements politiques, dont l'évolution du concept de démocratie, fondamental pour le progrès de l'humanité » (Kristeva, 2013f). L'émergence de la psychanalyse se comprend alors comme un nouvel humanisme qui « n'existe qu'en tant que processus de refondation permanente de l'éthique, ne se développant qu'à condition de ruptures et d'innovations » (Kristeva, 2013a). Dans ce sens, la psychanalyste est consciente qu'il est nécessaire de refonder l'Humanisme : « Pour que l'humanisme puisse se développer et se refonder, le moment est venu de revenir aux codes moraux construits au cours de l'histoire : pour les problématiser en les rénovant au regard des nouvelles singularités » (*Ibid*).

Il devient dès lors essentiel « de reconnaître les différences culturelles, [...] religieuses, qui déchirent les pays européens à l'intérieur d'eux-mêmes et les séparent » (Kristeva, 2019 : 30). Elle assure qu'« au carrefour du christianisme (catholique, protestant, orthodoxe), du judaïsme et de l'islam, l'Europe est appelée à établir des passerelles entre les trois monothéismes - à commencer par des rencontres et des interprétations réciproques » (*Ibid*). Kristeva est convaincue que l'Europe est « constituée depuis deux siècles comme la pointe avancée de la sécularisation, [...] le lieu par excellence qui pourrait et devrait élucider le besoin de croire » (*Ibid*).

Humanismes

À ce propos, elle soutient que « le besoin de croire n'est pas assouvi dans nos civilisations sécularisées » (Kristeva : 2013e : 46), ce qui explique le syncrétisme de notre époque : « les jeunes sont bouddhistes un jour, taoïstes le lendemain, [...] prennent un zeste d'islam, une pincée de catholicisme... » (*Ibid*). D'après elle, « ce patchwork religieux est regardé par les sociologues comme un baume temporaire qui calme le besoin de croire » (*Ibid*). Mais, par ailleurs, Kristeva est persuadée que sur ce terrain de demande insatisfaite, sur ce sentiment d'incertitude religieuse « l'intégrisme fait son marché » (*Ibid*), c'est pourquoi il faut être très vigilant quant aux radicalités nationalistes et ne pas « succomber au populisme » (Kristeva : 2015b : 18) par la défense de la diversité culturelle nationale. Celle-ci doit être protégée, cultivée, préservée telle la liberté, une valeur qu'elle conçoit à partir de deux modèles qui s'opposent, deux humanismes qui présentent une vision de la liberté parfois complémentaires, parfois rivaux. Il s'agit de l'humanisme européen

et du nord-américain. Autrement dit, « loin de simplement s'opposer, ces deux modèles sont susceptibles de s'ajuster, en infléchissant le pragmatisme de la superpuissance américaine vers plus de modération et de pluralisme, d'un côté, et en stimulant la compétitivité économique et culturelle du Vieux Continent, de l'autre » (Kristeva, 2017 : 5).

Kristeva est persuadée que « la chute du mur de Berlin en 1989 a rendu plus nette la différence entre ces deux modèles » (Kristeva, 2019 : 30) qui se « contaminent, se chevauchent, se croisent » (Kristeva, 2015b : 17). Pour définir le concept de liberté dans la culture européenne, elle reprend la notion que Kant nous a léguée. On se fait généralement, dit-elle, « une idée de liberté comme transgression, comme destruction d'une contrainte. On m'interdit quelque chose et si je suis libre je casse cet interdit. La liberté est une violence qui s'exerce à partir de l'interdit » (Kristeva, 2013d). À ce propos, elle ajoute que « cette définition de la liberté comme négation ne tient pas compte du fait que dans ce jeu-là, celui qui se libère dépend beaucoup trop de celui duquel il se libère. Pour que je construisse quelque chose de nouveau, je dois me mettre en rapport d'antithèse vis-à-vis de celui contre lequel je me bats » (*Ibid*). Il s'agit d'une dialectique du maître et de l'esclave. Comme elle le souligne, « en identifiant la liberté avec l'auto-commencement, Kant ouvre la voie à une apologie de la subjectivité entreprenante » (Kristeva, 2019 : 30) c'est-à-dire du Self, de l'individu qui invente quelque chose de nouveau. Cette liberté de créer quelque chose, idée favorisée par le protestantisme et la culture nord-américaine, peut être envisagée comme liberté d'adaptation « à la logique de la production, de la science, de l'économie. (Kristeva, 2019 : 30). De là,

Il en résulte la libre entreprise, la domination du dollar jusqu'à l'argent virtuel, l'accumulation de données et de richesses. La pensée scientifique et technologique en découle aussi, qui favorise les innovations. Des merveilles d'œuvres et de promesses partagent cette logique, et on peut se demander si nous, Européens, nous ne sommes pas aujourd'hui moins performants, que les Américains dans la mise en pratique de cette liberté. (Kristeva, 2015b : 17).

Mais, il existe une autre vision de la liberté comme auto-commencement, comme projet, il s'agit d'« une autre forme de liberté sur laquelle Heidegger a insisté: celle de la révélation, qui se réalise dans la rencontre » (Kristeva, 2015b : 17), dans le dialogue avec l'autre. Dans cette rencontre avec autrui se produit une renaissance de soi car c'est à partir de cet « échange, [que] nous essayons de nous connaître l'un l'autre, peut-être d'emprunter à l'un et à l'autre, et de construire - dans l'entre-deux - quelque chose de nouveau » (*Ibid*). L'individu se « délivre de ses échecs et de ses peurs en se liant à [l'autre et] se reconstruit » (Kristeva, 2013d) :

cette écoute amoureuse reconnaissante et stimulante [...] développée aux États-Unis, demeure la base de la culture européenne de la solidarité, de l'attention portée à l'autre, du soin. Elle tient une place dominante non seulement dans le discours de la gauche mais aussi dans celui de la droite dite sociale. Cette culture de la révélation, de la rencontre, est une autre forme de liberté (Kristeva, 2015b : 17).

Selon l'écrivaine, ces derniers éléments sont davantage développés par la culture européenne que par la culture nord-américaine : « les deux coexistent des deux côtés de l'atlantique, mais notre tradition nous rend plus attentif à cette révélation, reconstruction, renaissance » (Kristeva, 2013d). Kristeva est persuadée que c'est dans ce contexte-là que se sont construits les mouvements révolutionnaires et le développement des démocraties qui font attention à la pluralité des individus divers, des exclus, des handicapés, des femmes, l'arrivée des sexes multiples, [...] des mouvements qui secouent la morale traditionnelle (Kristeva, 2013d). Au sujet des femmes, l'auteur prône qu'elles se « révèlent [...] au centre des dilemmes éthiques les plus fondamentaux pour notre civilisation. En ce sens-là, le féminisme s'avère, aussi, un humanisme » (Kristeva, 2013f).

Kristeva assure que, dans ce même temps où s'affichent la libération des esprits et des corps, des résistances s'inscrivent « étant donné que la forme de discussion est ouverte traditionnellement de manière institutionnalisée dans la tradition européenne » (Kristeva, 2013d). L'écrivaine défend que les intellectuels sont une force encore vivante ; c'est pourquoi elle ressent le besoin d'affirmer que « nulle part on n'est *plus étranger* qu'en France, système cloisonné, mais aussi nulle part on n'est *mieux étranger* qu'en France à cause de ce débat qui permet cette conception de la liberté de se propager et à travers nous, peut-être, par la pluralité des langues de se répandre sur les autres continents » (Kristeva, 1988 : 57-59). Ce débat « est aussi une socio-réalité française, comme le champagne et le foie gras » (Kristeva, 2013b : 167). Il est « vigoureux, ouvrant, innovant. Évidemment, beaucoup résistent, se crispent, tentent de freiner le changement qui va dans le sens de l'interculturalité » (*Ibid*). Dans le rapport du conseil économique, social et environnemental daté de 2009, Kristeva souligne que « le message culturel de la France est une incitation à défendre et soutenir les *autres cultures* dans le même esprit de valorisation, dignité, créativité et partage réciproque. C'est une *philosophie universelle des expériences culturelles qui est à bâtir* à partir de nos ambitions, pour encourager *les autres pays à assumer et à faire fructifier leurs spécificités* [...] Animée de cette vision, la politique culturelle française est indissociable de l'espace européen (Kristeva 2009 : 10-11).

Son statut littéraire et identitaire particulier lui fait tout naturellement aborder la question du projet européen. Kristeva estime « que la France [...] peut jouer un rôle capital, grâce à sa diversité culturelle, dans ce dialogue interculturel. Mais à une condition, toutefois : il faut que la France retrouve le sens de cet humanisme qui l'a portée pendant des siècles » (Kristeva : 2013f).

L'évocation d'une inspiration humaniste de l'Europe se trouve d'ailleurs évoquée dans le préambule du *Traité de Lisbonne* signé en 2007. Dans ce traité, on notera l'importance accordée au fait culturel. Le premier principe énoncé consiste à s'inspirer « des héritages culturels, religieux et humanistes de l'Europe, à partir desquels se sont développées les valeurs universelles que constituent les droits inviolables et inaliénables de la personne humaine, ainsi que la liberté, la démocratie, l'égalité et l'État de droit² »

Appartenir aujourd'hui à l'Europe implique alors, comme il est énoncé dans le *Traité de Lisbonne*, de « respecte[r] la richesse de sa diversité culturelle et linguistique » et de « veille[r] à la sauvegarde et au développement du patrimoine culturel européen » (*Ibid* : 11).

Bibliographie

- Almeida, J. D. de. 2011. « Statut de la langue dans *Syngue Sabour* d'Atiq Rahimi. Emprunt du français pour dire la *patience* ». Domingues de Almeida, José (Coord.) : *Intercâmbio. Revista de Estudos Franceses da Universidade do Porto*, Série II, vol. 4, p. 38-58. [En ligne] : <https://ojs.letras.up.pt/index.php/int/article/view/4128> [consulté le 01 juin 2021].
- Anceau, É. 2020. De Gaule et l'Europe. In : *Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe*. [En ligne] : <https://ehne.fr/fr/node/12243> [consulté le 20 mai 2021].
- Barthes, R. 1970. « L'étrangère ». *La Quinzaine littéraire* n° 94, du 1^{er} au 15 mai p. 19-20. Paris.
- Beck, U. 2006. *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* Paris : Flammarion.
- Brahimi, D. 2001. *Langue et littératures francophones*. Paris : Ellipses.
- Bulletin de l'Union européenne. 2001. « Déclaration de Laeken sur l'avenir de l'Union européenne », Bulletin 12/2001, p. 20-25. Bruxelles : Communauté européenne. [En ligne] : <https://op.europa.eu/ga/publication-detail/-/publication/d63ec5f5-41b6-4878-be36-6ee2cf56844f/language-fr> [consulté le 18 avril 2021].
- Castillo, M. 2017. « Significations du cosmopolitisme Kantien ». *Union rationaliste* « Raison présente » 2017/1 n° 201, p. 19-30. [En ligne] : <https://www.cairn.info/revue-raison-presente-2017-1-page-19.htm> [consulté le 18 avril 2021].
- Delbart, A-R. 2002. « Être bilingue et écrivain français : les motivations du choix d'une langue d'écriture ». *Bulletin VALS-ASLA*, Association suisse de linguistique appliquée, n° 76, p. 161-178. [En ligne] : <https://doc.rero.ch/record/18343/files/19-Delbart.pdf> [consulté le 24 mai 2021].
- Delbart, A-R. 2005. *Les exilés du langage. Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*. Paris : Pulim.
- Ferry, J.-M. 2005. *Europe la voie kantienne. Essai sur l'identité postnationale*. Paris : Cerf, (Humanités), p. 151-156.

- Flamand Levy, B. 2004. *Les compétences culturelles de la communauté européenne*. PUAM : Aix.
- Gauvin, L. 2007. *Écrire pour qui ?* Paris : Karthala.
- Gauvin, L. 2008. *Situations des littératures francophones : à propos de quelques dénominations*. In Holter, Karin/Skattum, Ingse (Éds.) : Organisation Internationale de la Francophonie : La francophonie aujourd'hui : réflexions critiques. Paris : L'Harmattan, p. 27-39.
- Kant, Immanuel (2006). *Vers la paix perpétuelle - Que signifie s'orienter dans la pensée ? - Qu'est-ce que les Lumières ?* Paris : Flammarion.
- Kristeva, J., Pleyne M., Sollers P. 1977. « Pourquoi les États-Unis ? In : *Tel Quel*, p. 3-19.
- Kristeva, J. 1982. « La voix de Barthes ». *Communications*, n° 36, p. 119-123.
- Kristeva, J. 1988. *Etrangers à nous-mêmes*. Paris: Gallimard.
- Kristeva, J. 1998a. *L'Avenir d'une révolte*. Paris : Calman-Lévy, coll. « Petite bibliothèque des idées ».
- Kristeva, J. 2000a. « Les samourais tels quels » In : Forest, Philippe et Patrick Ffrench (éds). *De Tel Quel à L'Infini, l'avant-garde et après ?* Actes des colloques de Londres et de Paris (1995). Nantes : Pleins feux, p. 21-33.
- Kristeva, J. 2000b. E comme écrire en français. In: Cerquiglini, B., Corbeil, J.-C., Klinkenberg, J.-M., Peeters, B. (éds.). *Tu parles!? Le français dans tous ses états*. Paris : Flammarion, p. 63-73.
- Kristeva, J. 2001. *Au risque de la pensée*. La Tour-d'Aigues : Édition de l'Aube.
- Kristeva, J. 2005. *Prix Holberg (1684 - 1754)*. Paris : Fayard.
- Kristeva, J. 2013b. « Penser en nomade et dans l'autre langue le monde, la vie psychique et la littérature ». In: Entretien avec Irene Ivantcheva-Merjanska et Michèle E. Vialet. *Cincinnati Romance Review*, n° 35, p. 158-189.
- Kristeva, J. 2016a. *Je me voyage : Mémoires*. Paris : Fayard.
- Kristeva, J. 2019. « La culture européenne est la voie pour une Europe plus solide ». *Le Monde*, 25 mai, p. 30.
- Kundera, M. 1983. « Un Occident kidnappé ou la tragédie de l'Europe centrale ». *Le Débat*, n° 27, p. 3-23.
- Jouanny, R. 2000. *Singularités francophones*. Paris : PUF, Coll. Écriture.
- Joubert, J.-L. 2006. *Les voleurs de langue : traversée de la francophonie littéraire*. Paris : Philippe Rey.
- Journal officiel de l'Union européenne. 2007/C 306/01. *Traité de Lisbonne modifiant le traité sur l'Union européenne et le traité instituant la Communauté européenne, signé à Lisbonne le 13 décembre 2007*. [En ligne] : <https://eur-lex.europa.eu/legal-content/FR/TXT/PDF/?uri=OJ:C:2007:306:FULL&from=FR> [consulté le 20 mai 2021].
- Kristeva, J. 1989. « L'Europe des cultures », Entretien avec Bernard Pivot, *Apostrophes*, 24 février 1989, Source France 2. [En ligne] : <https://fresques.ina.fr/europe-des-cultures-fr/fiche-media/Europe00154/julia-kristeva.html> [consulté le 18 avril 2021].
- Kristeva, J., Lévy, A. 1997. *Un exil Bulgare. Un entretien avec Julia Kristeva. Hommes et Migrations*, n° 1205, Janvier/février. Migrants, réfugiés, Tsiganes, d'Est en Ouest. p. 110-114. [En ligne] : https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_1997_num_1205_1_2899 [consulté le 18 avril 2021].
- Kristeva, J. 1998b. À «voix nue» : une intellectuelle de l'invisible, entretien avec Marie Christine Navarro, en différé le 17/07/2020, Source *France Culture*. [En ligne] : <https://www.franceculture.fr/emissions/julia-kristeva-a-voix-nue> [consulté le 18 avril 2021].
- Kristeva, J. 2004. « Prix Holberg ». Bergen. [En ligne] : <http://www.kristeva.fr/holberg.html> [consulté le 18 avril 2021].
- Kristeva-Joyaux, J. 2009. « Le message culturel de la France et la vocation interculturelle de la francophonie ». Avis du Conseil économique, social et environnemental présenté par Mme Julia Kristeva-Joyaux, rapporteur au nom de la section des relations extérieures. Séance

des 23 et 24 juin 2009. Année 2009, N° 19. [En ligne] : <https://www.vie-publique.fr/sites/default/files/rapport/pdf/094000309.pdf> [consulté le 20 mai 2021].

Kristeva J. 2013a. « L'Europe est le seul endroit au monde où l'identité n'est pas un culte mais une question ». Entretien avec Catherine Calvet et Cécile Daumas, *Libération*, 27 juin. [En ligne] : https://www.liberation.fr/culture/2013/06/27/l-europe-est-le-seul-endroit-au-monde-ou-l-identite-n-est-pas-un-culte-mais-une-question_914252/ [consulté le 18 avril 2021].

Kristeva, J. 2013c. « *Sprich über deine Schatten* », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 3 mai. [En ligne] : <https://www.faz.net/aktuell/feuilleton/bilder-und-zeiten/interview/julia-kristeva-im-gespraech-sprich-ueber-deine-schatten-12171496.html?service=printPreview> [consulté le 18 avril 2021].

Kristeva, J. 2013d. « Homo Europaeus, le multilinguisme pour une nouvelle identité ». Conférence de Julia Kristeva présentée à la journée européenne des langues et du dixième anniversaire d'ECLA (Espace des langues et des cultures d'Ailleurs). Paris : École Normale Supérieure, jeudi 26 septembre. [En ligne] : <https://savoirs.ens.fr/expose.php?id=1476> [consulté le 18 avril 2021].

Kristeva, J. 2013e. « Pour une refondation de l'Humanisme ». *Revue des deux mondes*, septembre, p. 35-48. [En ligne] : <https://goo.gl/WrnS9L> [consulté le 21 avril 2021].

Kristeva, 2013f. « Oser l'humanisme aujourd'hui ! ». Entretien avec Daniel Salvatore Schiffer. *Le Point* 10/06/ [En ligne] : https://www.lepoint.fr/invites-du-point/daniel-salvatore-schiffer/julia-kristeva-oser-l-humanisme-aujourd-hui-10-06-2013-1679045_1446.php [consulté le 21 avril 2021].

Kristeva, J. 2014a. « Homo europaeus. Existe-t-il une culture européenne ? », *Revue Projet*, vol. 339, n° 2, p. 60-67. [En ligne] : <https://www.cairn.info/revue-projet-2014-2-page-60.htm> [consulté le 18 avril 2021].

Kristeva, J. 2014b. « Vivre l'étrangeté aujourd'hui ». Communication présentée à la 17^e édition du cycle de conférences « Droit, Liberté et Foi » : « L'étranger ». Paris, 1^{er} octobre. [En ligne] : <http://www.kristeva.fr/reflexions-sur-l-etranger.html> [consulté le 18 avril 2021].

Kristeva, J. 2015a. « L'identité européenne - quête incessante d'un horizon ». *Les Cafés Géo*, 11 avril. [En ligne] : <http://cafe-geo.net/lidentite-europeenne-quete-incessante-dun-horizon/> [consulté le 20 avril 2021].

Kristeva, J. 2015b. « L'Europe vue par Kristeva ». Entretien avec Antoine Perraud. *Astérisque*, Lettre n° 51 avril (Spécial Europe), p. 12-17. [En ligne] : <https://www.scam.fr/Portals/0/Contenus/documents/lettres/A51-WEB.pdf> [consulté le 20 avril 2021].

Kristeva, J. 2016b. « Préparer les combats pour la liberté ». Entretien avec Daniel Morvan. *Ouest-France*, 26/02. [En ligne] : <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/nantes-44000/julia-kristeva-preparer-les-combats-pour-la-liberte-4061366> [consulté le 20 avril 2021].

Kristeva, J. 2017. « Cette Europe où *je me voyage* ». *Europe à contre-courant*. X-XXI в. год. V, брой 10. [En ligne] : http://www.abcdar.com/magazine/X/Kristeva_1314-9067_X.pdf [consulté le 20 avril 2021].

Mathis-Moser, U., Mertz-Baumgartner, B. 2010. « Écrire en français quand on vient d'ailleurs. Le dictionnaire des écrivains migrants ». *Hommes & migrations* 1288. [En ligne] : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/875> [consulté le 20 avril 2021].

Porra, V. 2011. « Le paradoxe Kristeva ». *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*. Hildesheim, Olms, p. 82-97.

Provenzano, F. 2010. « Effacement énonciatif et doxa dans le discours théorique : l'exemple de Julia Kristeva ». *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 5, p. 1-16. [En ligne] : <http://aad.revues.org/973> [consulté le 9 avril 2021].

Serres, M. 2018. *Défense et illustration de la langue française aujourd'hui* Paris : Éd. Le Pommier.

Sollers, P. 2007. *Un vrai roman, Mémoires*. Paris : Éd. Plon.

Notes

1. Bulletin de l'Union européenne « Déclaration de Laeken sur l'avenir de l'Union européenne », Bulletin 12/2001, p. 21. Bruxelles : Communauté européenne. [En ligne] : <https://op.europa.eu/ga/publication-detail/-/publication/d63ec5f5-41b6-4878-be36-6ee2cf56844f/language-fr> [consulté le 18 avril 2021].
2. Journal officiel de l'Union européenne 2007/C 306/01, p. 10. Traité de Lisbonne modifiant le traité sur l'Union européenne et le traité instituant la Communauté européenne, signé à Lisbonne le 13 décembre 2007. [En ligne] : <https://eur-lex.europa.eu/legal-content/FR/TXT/PDF/?uri=OJ:C:2007:306:FULL&from=FR> [consulté le 20 mai 2021].